



## Elle est venue, par cette ligne blanche

*Maïssa Bey*

*" Mais dans l'abîme intérieur, profond et sombre,  
quelque chose tinte, comme une pompe à incendie"*

John Dos Passos, Manhattan Transfert

**T**u vois, c'est avec mes mots que tu vas prendre vie, naître, grandir, avoir une histoire. En somme, exister. Tant pis si cela n'a rien à voir avec toi, avec ce que tu as été. De toutes les façons, tu ne le sauras jamais, j'en suis sûre.

Ce sera ton histoire parce que je la veux ainsi, parce que mes mots vont s'en emparer, la façonner, te prendre à bras le corps et faire de toi un personnage. Car c'est ce que tu voulais, j'en suis sûre. Tu ne me l'as jamais dit. En fait, nous ne nous sommes jamais parlé. Comment aurions-nous pu ? Nous ne parlons pas la même langue, nous ne vivons pas dans le même univers, ni dans le même pays. Mais parce qu'un soir, puis d'autres soirs, tu es passée devant moi, droite, seule, et que cette solitude m'est apparue si profondément, si intensément irrémédiable, je vais te redonner vie.

Ce sont mes mots à moi, ma langue à moi, qui vont tisser la trame de ta vie, imaginée et re-créée. Parce que, en te voyant aller et revenir sur la plage tous les soirs de cet été finissant, c'est la première des choses à laquelle j'ai pensé : c'est un personnage de roman. Et je n'écrivais pas encore de romans.

Tu ne me connais pas.

Tu ne m'as jamais vue. Enfin, tu ne m'as jamais regardée. D'ailleurs, tu ne regardais personne.

Tu vas, tu avances, tranquillement revêtue d'indifférence. Tu ne vois pas les regards qui te suivent, ne sens pas la houle que ton passage fait naître. Tu vas, et les traces de tes pas sur le sable sont très vite effacées par les vagues qui te lèchent presque craintivement les pieds.

Tu as dans les yeux l'immensité plate et livide d'une mer en attente d'orages.

Je te regarde passer et je ne sais pas encore qu'un jour tu resurgiras dans ma vie.

Soir après soir, je te regarde passer, et te regardant, je me laisse envahir par les mots du poète : "*Elle est venue, par cette ligne blanche [...] d'un pas à ne se mal guider que derrière l'absence*"<sup>1</sup>.

Il me faut maintenant dire ce qu'était ta vie. Je la porte en moi depuis si longtemps. Les journées empoussiérées, immobiles, les aubes bruissantes de désirs secrets, inassouvis, et les crépuscules embourbés dans le silence.

Retrouver le tracé de tes chemins, les fragments de ciel ensevelis au creux de tes déchirures, les paysages enchevêtrés et obscurs de tes pensées, et surtout retrouver cette douloureuse tentation d'être, inquiétante et violente comme un blasphème, cette tentation enfin

---

<sup>1</sup> René Char : " Seuls demeurent... "

extirpée de toi, enfin exhibée à la face du monde. Et cette sentence prononcée avant même tu aies pu en saisir le sens : vous serez condamnée à la plus exténuante des solitudes. Car c'est cela qu'un jour ton corps m'a révélé. Avec, au même instant, la prescience de l'inexorable avancée dans ton être d'une révolte qui plus tard allait submerger ta vie.

Les quelques lignes qui vont suivre vont d'abord rapporter des faits. Décrire des lieux. Des instants. La première fois que je t'ai vue par exemple. Au déclin du jour. Au moment où le soleil ne se résigne pas tout à fait à basculer par delà les eaux. Au moment où il hésite encore sur les rives laquées de sang avant de se résigner à perdre son insolence, avant de se retirer tout à fait pour céder la place à la silencieuse coulée noire qui va tout recouvrir.

Un bord de mer pas tout à fait désert, encore vibrant de lumière.  
Une lumière suffisante pour voir et être vu.

Tu avances, droite, seule, le visage offert, le corps offert dans une étrange absence.

Je ne sais pas trop pourquoi je retarde l'instant de te tirer de l'oubli, pourquoi je diffère le commencement de l'histoire que j'ai lue sur ton corps, sur ton visage, dans le vide presque tragique de ton regard.

Ah! Les mots sont capricieux ! Quand on croit tenir une évidence, c'est à dire disposer de suffisamment de mots pour raconter une histoire, somme toute très simple, ils se font prier, ils se dérobent.

Je cherche, je cherche et ne me reviennent en mémoire, une fois de plus, que les mots des autres ; ainsi cette phrase surgie des profondeurs de mon enfance et qui s'impose ; une réminiscence du temps où chaque mot creusait en moi son sillon, où je recevais chaque mot comme une offrande :

*" Elle avait pris ce pli dans son âge... "*

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Mais oui, ça y est, l'expression est là... tu vois, les mots des autres peuvent aider parfois... "Elle avait pris ce pli..." c'est tout à fait ça. Excusez-moi, Monsieur Victor Hugo, vous me permettrez bien cet emprunt. Entre gens de mots, les partages sont tolérés et même bienvenus, avec tout le respect que je dois à votre stature, à votre barbe qui, me semble-t-il, je ne peux pas l'imaginer autrement, a toujours été blanche. Vous comprendrez, c'est certain...

Voilà, je suis lancée... " Elle avait pris ce pli, à un âge où..."

Allons! Allons! Vous vous fourvoyez Maïssa! On vous a demandé d'écrire un texte sur le thème : "Ecrire pourquoi". Avec, s'il vous plait, un effort de clarté et de cohérence.

Bien.

Il se peut que vous n'ayez pas encore compris ou que je n'aie pas compris ce que l'on attend de moi. Je sais, il ne faut pas perdre de vue le lecteur, parce qu'il est là, embusqué derrière mon épaule gauche. Je sens son souffle. Il attend, il commence peut-être même à s'impatienter. Il doit certainement perdre pied et tente de se raccrocher à des bribes de phrases.

Mais c'est à toi que je parle. C'est pour toi que j'écris.

Peux-tu imaginer ce que je ressens en cet instant ? Ma souffrance à l'idée de t'offrir en pâture, à l'idée que cela pourrait te faire souffrir, malgré le temps écoulé, malgré les distances qui nous séparent ?

Je veux simplement parler de toi, te donner chair, plus vive que ne l'a été ta vie.

Aujourd'hui, il faut que j'aie les chercher ces mots, que je les trouve, que je les attrape au vol, que je fasse métier d'écrivain. Ils accourent, volètent un instant autour de moi, puis viennent se poser sur la page blanche, en bonds capricieux, un peu n'importe où, n'importe comment. Ils s'assemblent parfois, même quand ils ne se ressemblent pas. Certains plus légers ou plus susceptibles que d'autres s'envolent à tire d'ailes à la première hésitation. Impossible de les rattraper. D'autres plus lourds, plus pesants, engoncés dans leur

poids d'histoire et de certitudes, s'installent au creux d'une phrase, s'y carrent comme dans un fauteuil et n'en bougeront plus. Il sera très difficile de les déloger. Il y a aussi ceux que je préfère et qui cognent à la page, obstinément, qui insistent, sans que je les sollicite. Des habitués ceux-là, dont je connais si bien les contours qu'il suffit que je laisse courir ma plume pour les voir apparaître, sans fards, sans simagrées. Ils sont là, se déroulent en pleins et en déliés, si élégants, si sûrs d'eux qu'ils éclipsent tous leurs voisins. Ils s'accordent très vite aux couleurs du temps. Du temps de l'écriture. Et puis il y a ceux qui se font prier, que je vais chercher avec tout le respect et toutes les précautions d'usage dans un gros dictionnaire. Ils se donnent de grands airs, hésitent, de peur de se compromettre, pensez donc, on ne les voit pas n'importe où ! Ceux là, je ne les aime pas trop, mais... il faut bien et ils savent qu'ils sont parfois irremplaçables.

C'est vrai, je le jure, tu existes ou tu as existé. Car je ne sais pas ce qu'il est advenu de toi depuis ce lointain été où tu as traversé ma vie.

Tu avances, la tête droite, le regard fixe,

Ton corps, oui... ton corps... c'est moi qui hésite ; je n'ai pas envie de te blesser, de te faire du mal en racontant les traces de ta vie inscrites sur ton ventre délabré, tes seins flétris, même si je sais que tu ne liras jamais ces lignes. D'autres mots surgissent : des seins pendants, flasques, vides de tout sens. J'avance avec précaution, je tente de les écarter, pardonne-moi, mais j'essaie simplement de suggérer ton âge. Pour que le lecteur comprenne.

C'est une femme âgée, très âgée, qui, au déclin du jour, nue ou presque, marche sur une plage. Revêtue simplement d'un maillot noir enroulé très bas sur les hanches.

Nue ou presque.

Chaque jour, à la même heure.

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Le même parcours.

Le même regard.

Voilà, c'est dit. Maintenant je peux t'inventer, inventer même le nom que tu porteras dans mon histoire. Tu t'appelles Maria. Pourquoi ? Parce que, te re-crétant, j'ai aussi ce droit, celui de te nommer. Parce que c'est en Espagne que nous nous sommes croisées. Non, tu ne t'en souviens pas.

*A toi maintenant, Maria*

C'est arrivé ce matin-là, au réveil. Avant même que tu aies vraiment compris ce qui se passait, avant que se soient dissipées toutes les incertitudes qui embrument ta vie, depuis si longtemps.

C'était là, au creux du ventre, comme un battement, une envie impérieuse, oppressante, sur laquelle, d'abord, tu n'as pas su mettre de mots, dont tu n'as pas su cerner les contours.

Tu t'es assise sur ton lit, et tu as tenté péniblement de démêler l'écheveau. Tu étais encore dans cet instant intermédiaire nécessaire pour enfin commencer la traversée du jour.

Encore un jour à traverser.

Il a fallu peut-être un peu plus de temps que d'habitude pour que tout se remette en place. Le rideau de dentelle blanche transpercé de lumière, la couche de poussière sur la coiffeuse, les flacons de parfum vides, tes vêtements soigneusement pliés, posés sur la chaise, les traces de doigts sur la porte vernie de l'armoire, tes mules rouges sur la carpepe élimée, la photo de ton fils sur la table de chevet, son sourire figé, le même que celui du père, Fernando, le verre d'eau encore plein.

Les mains sur les genoux, sans bouger, tu as laissé ton regard errer sur ces évidences.

Peu à peu, la machine s'est remise en route. Avec des craquements. Des hésitations.

Tu t'es levée.

Ce n'était pas seulement l'excès de chaleur, pas plus que l'excès de lumière. Il y avait, depuis quelque temps déjà, autre chose. Une sorte d'irritation, d'agacement, qui se répandaient en toi, tu en sentais presque le parcours, jour après jour, dans tes fibres les plus secrètes, une exaspération qui accompagnait tous tes gestes. L'amertume du café de la veille réchauffé dans la casserole, le goût encore plus amer de l'étendue compacte de ce jour, des jours passés, des seuils à franchir, des mots que tu ne pouvais pas dire. Tu ne t'étais pas résolue à parler seule. À divaguer. Pas encore. Alors tu te taisais.

Mais à bien réfléchir, ta vie n'avait été qu'un grand silence puisque ta présence, tes mots, n'avaient laissé, ne laisseraient aucune trace dans l'immense rumeur de l'histoire ou plus modestement sur les êtres que tu avais approché. Rien, pas même un souffle. Ton fils peut-être, mais il était si loin, si installé dans une autre vie, dans tant de dérobades, que tu ne te souvenais même plus du poids de son corps dans tes bras, la première fois, lorsqu'il était sorti de toi.

Ton enfance d'abord. À peine ça et là des trouées de lumière. Des petits riens qui, enfilés, mis bout à bout, suffisaient à la joie, à fabriquer des souvenirs heureux. Peu de choses en vérité, mais c'est peut-être cela qui t'a aidée à accepter de grandir.

Et puis l'adolescence inquiète, cernée d'incompréhension, tourmentée, très vite brouillée, broyée par la guerre civile, les ravages de la peur décelée dans les yeux des adultes, l'apprentissage douloureux de la haine, les visages sombres, fermés, les défaites et les rancœurs qui naissent et ne s'éteindront jamais vraiment, les brusques flambées très vite étouffées et qui laissent souvent un goût de cendres.

Est venu ensuite l'homme d'abord aimé, avec retenue, mais aimé tout de même. Et puis encore l'engourdissement progressif, les renoncements, à quoi ? tu ne savais même pas, ce poids indéfinissable,

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

Textes d'auteurs

un vague regret qui se résolvait en migraines harassantes, teintait de gris tes jours et s'anéantissait fugitivement dans le sommeil.

À présent, une vie faite de portes fermées, de napperons blancs soigneusement empesés, de pas comptés, de nuits opaques, d'odeurs de soupe, de repas hâtivement préparés, hâtivement avalés sur un coin de la table de la cuisine, de rituels installés, scrupuleusement respectés. Tu croyais que c'était ça la vie. Que c'était bien. Que tu étais du côté du bien, de la mesure, de la sagesse, sans même aller jusqu'à imaginer l'autre versant. La messe du dimanche dans la petite église du village, bien sûr, la lessive du lundi, et depuis que la période de grand deuil avait pris fin, la jupe de tergal noir et le chemisier blanc au col bordé d'une petite dentelle pour l'été, ton manteau de lainage marron en hiver, celui que tu avais acheté à Barcelone avec Fernando, en même temps que le poste de télévision, la dernière fois que vous aviez fait les courses ensemble, quelques mois avant sa mort.

C'est peut-être ça qui t'a permis de mesurer la profondeur du gouffre. Non, pas la mort de ton mari, acceptée simplement, tout au plus une étape franchie dans l'inexorable avancée vers ta propre mort, mais, dans le salon aux persiennes closes, chichement éclairé par une ampoule nue, l'intrusion du désordre et du tumulte du monde, ou du moins ce que, effarée, tu avais considéré comme tel.

Alors, la stupeur. Plus encore, la révélation.

Peut-être devrais-je dire la sidération. Mais le mot lui-même, dans ce qu'il a de soudain, de brutal, exclut ce qui levait en toi, à ton insu, depuis si longtemps. Non, impatience serait plus juste. Une impatience qui attendait son jour, qui attendait son heure pour se révéler, pour éclater en petites bulles à la surface de ta peau. Ne savais-tu pas que l'exaspération est souvent sœur jumelle de l'impatience ?

Ce matin-là, tu as ouvert la grande valise. Celle où tu avais rangé les vêtements que tu ne mets plus depuis longtemps. L'odeur de naph-



taline a envahi la chambre. Tu as ouvert les fenêtres. Sans un regard pour le voile de tulle jauni et la couronne de perles écaillées que tu as posés sur le lit encore défait, tu as déplié un à un tous les costumes de Fernando, ceux que ton fils n'avait même pas voulu regarder. Tu as écarté les chemises, les robes de toile fleurie, les tricots de laine et les gilets. Tu savais très précisément ce que tu cherchais. Tu as fini par trouver.

Il était plus de midi quand tu es sortie. Sur le pas de la porte, tu as fermé les yeux à cause de la clarté, trop intense. Mais le soleil ne pouvait pas t'empêcher de rentrer dans cette histoire.

D'un pas ferme, tu as traversé la route.

Tu as longtemps attendu l'autobus, mais le temps n'était pas compté.

En arrivant sur la plage, tu as cherché des yeux, longtemps, une place au soleil.

Tu t'es installée. Le sable était chaud.

Tu as écouté les rires, les éclats de voix. Tu as surpris des baisers. Des mains qui se cherchaient. Des corps enlacés.

Les nœuds un à un se déliaient.

Au moment où la lumière à bout de forces commence à se retirer, sur la pointe des pieds, tu t'es levée.

Tu as laissé glisser ta jupe. Tu as dégrafé ton chemisier.

Tout au bord de l'eau, tu as défait tes cheveux.

Tu as fait glisser les bretelles de ton maillot, d'abord sur les bras, lentement, puis calmement, posément, tu l'as enroulé autour de ta

taille, et puis un peu plus bas encore. Et tu t'es mise à marcher.





# S'écrire

*Brigitte Lagoutte*

*S'écrire  
Pour ne pas aigrir,*

*S'écrire  
Pour pousser un cri,*

*S'écrire  
Pour se laver tous les plis,*

*S'écrire  
Pour diagnostiquer tous ses rites,*

*S'écrire  
Pour ne pas s'oublier,*

*S'écrire  
Pour ne pas t'oublier,*

*S'écrire  
Pour mieux semer,*

*S'écrire  
Pour mieux ensemer,*

*S'écrire  
Pour ne pas s'égosiller,*

*S'écrire  
Pour se dilater,*

*S'écrire  
Pour ne pas t'égorger,*

*S'écrire  
Pour mieux s'apprécier,*

*Et délivrer des routes de l'inabordable  
Sur des chemins de doutes où les improbables s'enchaînent,  
Pour nous délier des trop nombreuses chaînes,  
Des errances empourprées, d'une poussiéreuse terre  
Où chacun se terre, s'enterre,  
Pour mieux se taire.*

*Ecrire,  
Bourgeon vert qui, en mystère  
Se pose dans des pauses,  
Pleines de mensonges  
Pleines de sages songes.*

*Ecrire,  
Plante coriace  
Dont les racines  
Fouillent, tenaces,  
Pour toucher des cimes*

*Ecrire,  
Pour mieux rire,  
Pour en vivre,  
Pour s'ensuivre.*

Mars 2004